

Cyclothérapie

Autor(en): **Richard, Hughes**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **118 (2015)**

PDF erstellt am: **10.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-654544>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Cyclothérapie

Hughes Richard

Seize ans ô temps obscur des fièvres pubérales!

Quand l'été est à son zénith, que les journées, au lieu de redescendre, semblent s'éterniser, rouler à bicyclette sur les petites routes bitumées ou non de nos plateaux, nos vallées, nos vallons, j'ai aimé ça suffisamment pour ne rater, durant les vacances de la fin de ma scolarité obligatoire, si possible aucune aube. Bien avant que les coqs du voisinage ne troublent mes songes de leurs sonores effusions ou que retentisse, en bas, au salon, la sonnerie du réveil du père, le désagrément, loin d'être unique à cette époque de turbulences et de contrariétés, consistait d'abord à s'extraire des délices du plumard et, habillé à la hussarde, les chaussures enfilées dehors pour ne pas chahuter les marches du vieil escalier de bois, à décamper ensuite sans la moindre accolade, sans le moindre remous d'une main derrière un rideau à peine écarté, sans rien de chaud dans les entrailles, mais non sans un certain remords (nous y reviendrons) en refermant sans bruit la porte coulissante du hangar, après avoir glissé toutefois un bref message dans la boîte aux lettres précisant l'heure probable de ma rentrée.

Ainsi, lâchement, je fuis. Mû moins par un besoin d'évasion qu'accablé par une décision touchant à mon avenir qu'au grand dam des miens, je me refuse à prendre, surtout dans la précipitation. Est-ce une tare, ou, au contraire, une vertu? Je suis lent. Lent déjà, paraît-il, à venir au monde et depuis, telle est ma nature, j'ai horreur qu'on me bouscule. Si on le fait, par toutes sortes de piques, d'insistances, de sous-entendus plus ou moins grossiers ou malveillants, je me cabre et n'ai que trop tendance à devenir farouchement ombrageux. Si l'on insiste pourtant, malgré cette contenance, je me ferme et demeure indécrottablement muet. «Tu es impossible!» Voilà comment maman résume généralement ce genre d'affrontement, non sans ajouter d'une voix lasse : «Impossible et aussi têtu que ton grand-père Julien!» dont la réputation au village est si détestable qu'il lui faudrait des jambes meilleures que les siennes pour rattraper la multitude de gens qui l'évitent et l'esquintent. Et depuis que je ne cesse de remettre à demain la résolution que tous attendent, ces accrocs, autrefois exceptionnels, sont désormais monnaie courante! Bonjour l'ambiance! Où sont les repas de jadis pleins d'entrain et d'envols, de fous rires et de gaudrioles, de discussions emplies

d'impertinences et d'interventions aussi musclées qu'interminables sur la défaite de l'Allemagne et l'extension du communisme dans les pays de l'Est, sur les bienfaits de l'assurance vieillesse, l'acquisition éventuelle d'un tracteur qui nécessiterait la location de nouvelles terres, les améliorations de l'horaire postal, la reprise des affaires dans les usines et sur les chantiers, la hausse du taux hypothécaire et sa répercussion sur notre budget ou encore moult anecdotes glanées dans les journaux ou chez un de nos voisins, un witzeur, et tant d'histoires banales ou croustillantes, cruelles à vous lever le cœur. Eh bien! c'était autrefois. Aujourd'hui, chacun lape sa soupe et la boucle. Et c'est lourd. Indigeste. Irrespirable. «Il suffirait d'un mot de ta part, un seul, pour que tout redevienne comme avant!» soupire maman à mon oreille. Un mot, bien sûr, un seul, mais qui me comprendra, ce mot, il ne veut, il ne peut pas sortir. Est-ce assez clair?

Et voilà l'étouffoir que je fuis fort avant le petit déjeuner. Encore mal éveillé et casqué d'inconfort, juché sur ma bécane, je pédale comme un somnambule en traversant le village d'ouest en est sans croiser quiconque même au carrefour de l'école. À dire vrai, la première grimpette derrière le cimetière m'échauffe à peine. Parvenu à son sommet, il suffit de changer de vitesse pour qu'aussitôt s'accélère mon allure. En plongeant sur la suivante, les forêts déjà s'éclaircissent et le défilé si étroit à l'origine, si sauvage, commence à s'ouvrir tandis que sous mes yeux se dévoile presque à l'infini une pente grisâtre ou blanchâtre selon la lumière qui s'y promène. Sur les talus, à foison, de vertigineuses graminées et par-dessus, pour gâcher le paysage, une ligne électrique. Cette sensation, surtout, depuis le départ, d'être seul au monde même si bientôt apparaissent et aussitôt disparaissent une cabane de bûcheron, une ferme ou deux au fin fond d'une combe, un modeste lotissement de chalets aux couleurs et dimensions scrupuleusement identiques, un étang protégé par une barrière duquel s'évade un filet d'eau tourbeuse, un stand de tir, un terrain de football, la maison d'été des peintres Robert où maman m'a conduit à l'occasion de mon douzième anniversaire, un pâturage couvert de vaches laitières, une échappée, soudain, sur les brumailles d'un lac lointain, et à m'immerger dans cet univers aux solitudes familières, derrière moi les ombres peu à peu s'allongent, se diluent, se désagrègent et, comme par enchantement, tout s'apaise, devient plaisance, détachement, abandon, foisonnement d'herbes et d'arbres, brises de force inégale sur les pacages et les feuillages, surprise, éblouissement et voluptés diverses. Les mains en haut du guidon, le regard émerveillé, j'habite là où j'avance, la tête pleine d'envols et d'appels lointains.

Même si, du haut de ma selle, je me sens dès lors comme un monarque sur son trône, il n'en est pas moins évident que je grelotte lorsque les descentes se prolongent sans la moindre manifestation de l'astre du jour et malgré la précaution prise, à savoir l'application d'innombrables pages de papier journal sous un maillot semblable à celui que, tant sur le plan national qu'international, arborent et honorent les frères Aeschlimann, dans les

compétitions auxquelles ils prennent part (Georges, 19^e et premier Suisse au Tour de France de 1949), oui, deux frères, deux professionnels, des vrais, Jurassiens établis à Péry-Reuchenette, mes idoles, avec Gottfried Weilenmann, durant ma carrière de coureur cycliste, éphémère, il est vrai, comme la plupart de mes enthousiasmes de cette époque. J'y ai cru pourtant jusqu'à irriter mes amis et mes proches. De telle sorte que chaque matin, avant le petit déjeuner, je m'infligeais, sans la moindre lassitude, le même pensum, le tour du lac de Biemme avec, comme difficulté finale, l'ascension de Douanne au Plateau natal que, hors d'haleine, je finissais par atteindre.

De semaine en semaine, mes progrès chronométriques sont constants, si sensibles, que mes coéquipiers du team Olympia avec lesquels je m'entraîne chaque mercredi soir me pressent de les accompagner dans les courses du week-end auxquelles ils sont conviés. J'ai la faiblesse d'accorder quelque crédit à ces flatteries que la réalité se chargera vite d'infirmer. Surpris, dès le départ, par le rythme infernal imposé par les premiers du peloton, je ne tarde guère à être lâché et traîne à l'arrière juste devant la voiture-balai. Si mortifié que je sois, il n'est pas question d'abandonner, et suant eau et sang, je parviens à rallier l'arrivée en compagnie de quelques toquards de mon acabit que j'ai fini par rattraper. Ce qui me désole, en l'occurrence, en dehors du rang obtenu, c'est l'écart vraiment considérable qui me sépare du vainqueur. Je comprends que malgré mes bonnes sensations, je joue dans une autre catégorie et, après six ou sept autres tentatives conclues de la même et triste manière, mes ambitions dans ce domaine s'éteignent avec la chute des feuilles mortes. Ce qui n'affaiblira pas mon amour de la petite reine aussi longtemps que les routes furent fréquentables, puis, concernant les champions, de suivre sur les écrans les principales péripéties des classiques du calendrier avant que le dopage ne ruine ma flamme pour ce sport en réduisant la plupart de ces forçats de la pédale en pharmacie ambulante.

Bref, pour en revenir et en terminer avec les Aeschlimann, il arrivait quelquefois, durant leur période de préparation, qu'ils passent devant notre ferme avant d'aller tester leur état de forme sur les pentes de Chasseral. Sitôt qu'il les a repérés, le père court sur la route, et, la bouche ouverte, il les suit du regard jusqu'à ce qu'ils s'évanouissent dans la nature.

– Quelle classe! s'exclame-t-il, admiratif, en nous rejoignant sur le banc devant la maison.

– Qui ça? demande maman.

– Les Aeschlimann, pardine! C'est incroyable, on aurait dit des fusées. Ils iront loin, ce n'est pas toi qui en ferais autant! continue-t-il en se tournant de mon côté.

– Qu'est-ce que tu en sais?

On l'a vu, le père n'avait pas tort, mais je n'apprécie pas qu'il me provoque. N'empêche ! quand, certains jours, les deux frères me filent sous le nez dans la montée d'un col, je parviens, dans un sursaut d'orgueil, à revenir parfois à leur hauteur en me permettant – ô pas longtemps ! – de sucer leurs roues, ce dont ils rigolent avant de placer un démarrage qui me laisse sur place sans espoir de retour.

* * *

S'en aller avant l'aube sans se retourner, sans jeter un coup d'œil à sa mansarde ou au cadran de son clocher, pédaler dans le jour qui se lève et vous soulève, aspirer l'air frais de la campagne qui descend comme du champagne dans vos poumons, n'avoir d'yeux que pour ce qui est au bout de la pente ou pour le renard, le chevreuil qui parfois la traversent, quelle émotion ! quelles délices ! quelle bénédiction ! Néanmoins, malgré la clémence du ciel et la chaleur que dégage une telle activité physique, force est d'admettre que, claquant des dents, je me recroqueville dans la moiteur de certaines gorges, que mes doigts s'engourdissent en longeant d'interminables pâturages sans conséquence sérieuse cependant à part, peut-être, quelques écarts, quelques dérapages, d'importants dépassements de la ligne centrale, des embardées sur de maudits amoncellements de gravillons et quelques alertes aussi suivies de déséquilibres en frôlant un mur lors d'un virage en épingle à cheveux ou en effleurant une bordure affaissée, frayeurs dont je souris après les avoir maîtrisées, car à l'époque que j'évoque (fin de la Seconde Guerre mondiale), excepté les camions de livraison, les couche-tard professionnels et l'espèce rare mais scabreuse des éternels fêtards rentrant au bercail, il n'y a quasi personne sur les routes du Jura que je fréquente. Et pour rien au monde je n'aimerais qu'il en soit autrement.

Pour le reste, aussi gaillardement que je déroule un grand développement, il s'agit d'être attentif, d'éviter les distractions, qu'elles viennent d'un balcon ou d'un milan royal, car même en l'absence ou presque de trafic, les nids de poule ne manquent pas ni les flaques d'huile répandues sur l'asphalte par des inconscients, ni de sous-estimer, dans nos microclimats de moyenne montagne chahutés par de forts courants contraires, les particularités météorologiques qui changent à tout bout de champ, évoluent si brusquement, par exemple, que sur les ultimes lacets d'un col où, sur le portail nord de la voûte rocheuse, les Romains, au II^e siècle, ont gravé une inscription qui nous a valu et nous vaut encore autant de controverses que de littérature, le soleil, tout à coup, m'écrase la nuque, raidit mes jarrets, pompe mon énergie. Bien que délivré de ma gabardine de départ, débarrassé des feuilles de papier journal qui gonflaient mon maillot, je sue à grosses gouttes, peine à soutenir un rythme décent, enrage, tousse, crachote, change en vain de vitesse, ce qui forcément me pousse à lorgner à droite et à gauche afin de découvrir, si

possible, une fontaine des goulots de laquelle s'évade une eau suffisamment fraîche et limpide pour en remplir ma gourde, ou une source, sous un rocher, qui depuis des siècles se moque des canicules et hiver comme été conserve un débit invariable, ou une auberge à l'enseigne de l'Ours, du Cheval Blanc, du Sauvage voire de la Vouivre, d'ailleurs qu'importe, pourvu que préservée de la circulation, elle possède une terrasse aussi ombragée qu'accueillante. Finalement, n'ayant rien déniché qui corresponde à mon attente, désappointé et las, je mets pied à terre pour me reposer un instant sur un banc offrant une vue étendue sur une vallée industrielle et verdoyante et ses villages aux façades blanches couchés juste à mes pieds. À peine y ai-je pris place qu'il me semble discerner non loin de mon lieu de repos, des chatolements, dans un dévaloir, d'une eau de ruissellement. Ce qui m'incite, il va de soi, à m'en rapprocher pour constater que ma soif doit être bien vorace pour susciter une telle illusion d'optique ! Aussi, sans m'attarder davantage, je reprends la route en louchant de plus en plus du côté des orées, des combes, des ombres majestueuses que par-ci par-là, le long de petits chemins poussiéreux, dispensent de souveraines et probablement centaines allées de platanes.

* * *

Pour éteindre une soif prête à vous raviner la gorge, un cycliste, du moins celui qui se prétend tel, dispose dans le barda qu'il emporte partout dans ses vadrouilles, de deux gourdes au minimum. Quant aux miennes, après les avoir minutieusement rincées, je prends soin de les préparer la veille dans le plus grand secret afin de n'éveiller aucune suspicion sur mes intentions. Ce qui, sans être un tour de passe-passe, est moins évident qu'on pourrait l'imaginer de prime abord, car chez nous il est plutôt exceptionnel que la cuisine soit libre avant minuit ou que quelqu'un, à n'importe quelle heure, n'éprouve le besoin de la traverser pour se rendre au petit coin. Ou encore, maladroit comme je le suis, honteux de surcroît d'user de ce stratagème dans une sorte de clandestinité, je laisse choir soudain une cuiller ou un couvercle et voilà que, redoutant l'intrusion d'un cambrioleur, surgit maman à moitié vêtue dans sa chemise de nuit. Qui, en se frottant les yeux, s'étonne :

- Ah ! ce n'est que toi... Bon sang, qu'est-ce que tu fabriques encore ?
- Je n'ai pas sommeil.
- Il y a des pilules dans un tiroir de la commode.
- Merci !
- Et maintenant, bonne nuit !
- Bonne nuit !

D'ordinaire, mes gourdes renferment du thé de tilleul. Quand ce dernier manque parce que j'ai oublié – naturellement, soulignera maman –, d'en acheter ou d'en cueillir, puisque c'est la saison, à l'arbre derrière notre maison, un thé noir qu'en l'absence de sucre, je parfume de quelques cuillerées de miel de sapin. À l'aube, mal réveillé, je dépose les récipients sur ce qui se présente, soit une caisse ou une pile de bois dans le hangar, puis, dans ma hâte à prendre le large, il n'est pas rare que je déguerpisse sans elles. Même en lâchant une bordée de jurons, il est trop tard quand je m'en aperçois pour revenir en arrière. Négligence qui se paie sans qu'aujourd'hui encore, dans ce domaine, je parvienne tant soit peu à me discipliner, passant des instants affreux, des paniques de nuit entière à rechercher une lettre, un numéro de téléphone, l'esquisse fulgurante d'un poème noté en vitesse au dos d'un ticket de caisse. Si, par contre, fixés comme ils doivent l'être au haut du guidon, ces rafraîchissements se trouvent à portée de main, il suffit de quelques lampées – la première, recrachée, les suivantes, savourées sans précipitation – pour vous transformer, recharger vos accus, vous rabibocher le moral afin d'achever en souplesse l'ascension en cours. Car, sur une bécane, également, boire à l'excès est, pour la tête comme pour les jambes, aussi néfaste que le contraire et je n'ai pas eu besoin qu'on me l'enseigne pour le savoir. Il n'y a que les tricheurs pour prétendre le contraire. Quand, grâce au subtil réconfort de ces gorgées d'infusion, je dévale, dès le sommet vaincu, poussé par un léger vent arrière, son autre versant, bientôt, sans que par des mots s'explique ce mystère, les emmerdes, les aigreurs, les rancœurs, les rancunes, les dépités, les haut-le-cœur, les dégoûts, les regrets, les rejets et jusqu'à ces urgences qui vous usent et vous ébranlent, tout à coup s'émiettent, s'éparpillent, s'évaporent dans l'atmosphère et s'y désagrègent sans y laisser la moindre trace de fumée ou de poussière, à moins qu'asphyxiés par la vitesse acquise, ils peinent à suivre. Or, les mains au bas du guidon et les jambes tournant très rond, je file désormais grand train dans l'attente du miracle à venir, cet instant magique, béni d'avance où la mémoire et l'esprit se rapetissent jusqu'à n'être plus qu'une paire d'yeux au long de rectilignes macadamisées, un regard qui sans accroc glisse dans le paysage, se vautre ou nage dans un océan de céréales, d'étendues d'herbes sèches ou d'allées interminables.

Silence aux alentours. Oubli total. Majesté du présent! Tandis qu'inconnito un inconnu s'insinue dans ma carapace et y prend ses aises, pressant à peine sur les pédales, j'avance comme dans un songe, prêt à rejoindre le bout du monde. De temps à autre, à un carrefour ou au faite d'un raidillon, je croise des promeneurs aux lourds rucksacks qui me font de grands signes avec leur alpenstock ou, suite à des débuts de crampe dans les hanches, je me relève, me décontracte en saluant le ciel et les nuages. Ou bien, le buste à la verticale, je siffle et qu'est-ce qui vient à mes lèvres? Cet inévitable refrain de la pluie dans une chanson de Trenet qui squatte ma cervelle depuis que je l'ai entendu à la radio. Et puisque cet aveu m'importe, briserais-je un

tabou en reconnaissant que sous l'emprise d'aussi plaisants paysages – gorges, défilés, cascades, monticules, trouées panoramiques, cours assagis de rivières qu'injurient au passage quelques vestiges de moulins, collines innombrables qui, à saute-mouton, s'amuse à gagner l'horizon, surgissement inopiné, sous une masse rocheuse, d'un train rouge à deux wagons qui, hors d'haleine, a besoin d'agrestes pâturages pour reprendre son souffle –, bref, à travers cette lumière aurorale tamisée tantôt par d'abondants feuillages tantôt par de légères couches de brumaille stagnant çà et là, les rayons de ma bicyclette flamboient et pour ne pas céder à des tentations dont je ne connais que trop les retombées, je me dois de me concentrer, veiller à conserver ma droite en tenant fermement le guidon pour ne pas m'envoler, car à l'adolescence – la mienne aura duré jusqu'à l'approche de la quarantaine! –, tous les sens allumés dans un tel univers de senteurs, bouffées de résine et de tilleuls, âcres reflux de foin humecté encore de rosée, odeurs diverses de fumées en provenance de talus ou d'orées, et tant d'appels dans l'air, tant d'oiseaux persifleurs, tant d'inconnu et de secret juste derrière le prochain tournant que se balader de la sorte, à seize ans, n'est pas seulement une fête permanente de l'éveil, une fusion, une adhésion au monde qui nous enveloppe mais, également, la prémonition d'un dépassement imminent, une métamorphose, quelque chose qui non sans heurts ni larmes vous détache irrésistiblement de trajectoires convenues d'avance. Et aujourd'hui, comme à l'époque que je rappelle, installé dès avant l'aurore à ma table de travail, ces sensations anciennes me reviennent en foule et me submergent en essayant de rédiger ces pages. Elles sont si denses, si ingénues et impatientes que ma plume peine à les retenir et à les traduire tant elles remuent un peuple de réminiscences qui m'associent, que je le veuille ou non, davantage aux sites qu'aux êtres, à cette nature surtout quasi adamique de mes premières visions.

* * *

Oui, qui demain saura encore comme ce pays fut beau, comme l'été, entre orages et ciel bleu, y mûrissait à son rythme, tout en nuance et en délicatesse, en clarté et en harmonie, comme vers la mi-juillet ou peu après si la saison avait débuté avec quelque retard, l'espace s'éclaircissait de moissons qui s'annonçaient glorieuses dans leur simplicité et comme alors, pour l'équilibre et le confort de nos pensées, l'horizon semblait sécréter, tant à l'est qu'à l'ouest, un avenir inépuisable. Soumis aux cycles millénaires qui régissent l'univers, nous nous contentions de nous plier à leurs lois sans ressentir le besoin de brusquer quoi que ce soit, émerveillés au contraire de leur constance et de la retenue qu'imposait leur paresseuse maturité.

Mi-juillet, quel superbe moment! Grâce au renfort d'oncles trop vieux et claudicants pour servir à l'armée – le père, en général, en revient chaque

week-end –, grâce à des semaines presque sans nuages, les foins sont rentrés, si abondants qu'à force de les entasser, il a fallu veiller à ce qu'ils ne soulèvent pas les tuiles du toit ! Les senteurs, qui dès lors s'échappent de la grange ouverte jour et nuit pour éviter tout risque de fermentation, se mêlent à celles que répandent les tilleuls des environs. Si, au verger, griottes et bigarreaux sont tantôt bons à croquer, prunes et mirabelles s'effondrent en masse au moindre coup de vent et, sans nous lasser, elles réapparaissent au dessert soit en compote soit en tartelettes. Non loin de ces fruitiers ou attachée à l'un d'entre eux, Blanchette, ma chevrette, broute, sans daigner lever la tête quand il me plaît de l'interpeller. Les poules s'égaillent dans ces zones, lâchant de temps en temps des œufs qu'on ramasse parfois par demi-douzaines dans une touffe d'herbe, un carré d'orties ou même sur le fumier ! Les omelettes que grand-mère en tire m'ont ôté pour toujours l'envie d'en goûter d'autres ! Un mur nous sépare du domaine du voisin, un mur à histoires trop longues à raconter. Assis dessus, à cette époque de vague à l'âme, je n'ai d'autre assiduité que d'observer et d'écouter la vie qui passe. Et de me souder, de m'amalgamer au village qui grésille sous un soleil de plomb, désert et silencieux, frôlé tout à coup par une escadrille d'avions de chasse ou égratigné par trop d'aboiements ou de plaintes suspectes pour être parfaitement à l'aise. D'ailleurs, pourchassé à coups de balai par la voisine, voilà qu'un marchand ambulant se presse à notre porte. Où maman, d'un geste autoritaire, le retient sur le seuil. Elle n'a de curiosité et d'indulgence que pour celui qui lui propose du fil, des dés et des ciseaux, des boutons de nacre, d'or ou de celluloid, des aiguilles pour sa machine à coudre, certains tissus, également, pour l'acquisition desquels elle exige de tels rabais qu'humilié le colporteur finit par refermer ses valises en marmonnant que dans ces conditions elle ne le reverra pas de sitôt.

– Tant mieux ! lui crie maman en accompagnant sa retraite de petits signes malicieux.

Quand il a disparu, à part les passages de l'autobus et ceux de quelques attelages, plus rien dès lors pour alerter mes pupilles.

Rien et j'aime qu'il en soit ainsi. J'aime le vide et la lenteur qui m'entourent. J'aime cet écoulement monotone des heures que scande sourdement un clocher lointain. Si j'ai mis longtemps à la discerner et perdu tant d'énergie à la contrecarrer, cette lenteur est dans mon sang depuis ma naissance. Aujourd'hui mieux qu'hier, elle y est chez elle et je sens qu'elle m'ensemence, gouverne mes comportements, conditionne mes décisions, pèse sur mes refus à des offres alléchantes. Elle s'y est si développée qu'elle influence, me semble-t-il, jusqu'à ma manière de parler, de marcher, de manger, de lire, à l'exception des recueils de mes amis poètes, plus d'un livre par mois, de laisser filer les jours sans m'y accrocher, de m'installer devant ma page blanche sans agiter ma plume avant d'avoir attentivement fouillé la nue et mis un peu d'ordre dans le fourbi qui surcharge ma table.

Sur mon mur, ces journées de relâche d'avant-moissons ont quelque chose de divin, un goût de miel, de rumeurs de fontaines, d'infini. Je suis si bien seul que lorsque maman m'appelle, en douce, je me réfugie au grenier d'où, un mouchoir enfoncé dans la bouche pour ne pas éclater de rire, je l'entends, là-bas, qui peste.

– Sacré gamin! Déjà comme son père, jamais là quand on en a besoin!

Puis, si elle se retire au salon sans claquer la porte, je comprends qu'il n'y a aucune urgence et que, sans mauvaise conscience, je puis continuer de rêver en admirant les nuages et les vols d'hirondelles qui, pour peu que je me penche à la fenêtre de la mansarde, me rasant le nez de si près qu'un jour l'une ou l'autre ne manquera pas de l'emporter...

Inoubliables sont certains dimanches de cette période de relâche d'entre les foins et les moissons. Il me déplairait de quitter cet exil qu'est la terre pour nos âmes sans en avoir au préalable ressuscité quelques-uns.

Ces dimanches-là – comment dire? –, le soleil se levait autrement. Depuis longtemps peut-être, par la fenêtre grande ouverte, il lèche et maternelle mes songes. D'un geste instinctif, j'ai rejeté draps et duvet pour m'exposer à des rayons qui, comme des seringues pleines de coca, me procurent de délicieux envols. Il ne faut surtout pas qu'ils s'interrompent. Ma peau le demande; elle en frémit. Les yeux clos, immobile, je respire à peine tandis que sous l'effet de ces potions magiques, des locomotives tournent dans ma tête, poursuivies par des wagons qui ne parviennent jamais à les rejoindre mais, dès qu'ils s'en rapprochent, une foule en délire sortie d'un décor de théâtre, les incite si bruyamment à s'y accrocher que mes visions s'estompent. À moins que pris de vitesse, le convoi ne déraile sur un pont et dans le fracas qui s'ensuit, je sursaute. Où suis-je? J'écoute. Aucun bruit autour de moi. Aucun appel dehors. Aucun moineau sur le rebord de la fabrique. Quelle heure peut-il bien être? Il n'y a pas d'heure quand les bleus du ciel se logent jusqu'au fond de l'horloge...

En bas, autour de la table de la cuisine, on n'attend que ma personne pour commencer à déjeuner.

– Bien dormi? m'accueille maman en m'embrassant.

– Merci! Et vous?

– Moins longtemps que toi... Qu'est-ce que je te sers: thé, lait, café, chocolat?

– Chocolat s'il te plaît.

– Une tasse de chocolat chaud pour Monsieur? blague-t-elle en remplissant ma tasse. Et pour vous autres?

– La même chose.

– Chic! ce n'est pas tous les jours que vous simplifiez le service. Alors, bon appétit.

– Bon appétit!

Et chacun de se précipiter sur le beurre, le miel, les confitures, des restes de fromage ou d'ailes de poulet. Sur le pain surtout, un pain maison aussi frais après une semaine que s'il sortait du four. Moi, seul, je ne touche à rien.

– Qu'est-ce qui se passe ? s'étonne maman.

– Je ne sais pas. Je n'ai pas faim.

– Tu n'es pas malade au moins ?

– Pas que je sache. Ne t'inquiète pas, je me rattraperai tout à l'heure.

– Eh bien ! mes chers, comme j'ai du retard et une robe à finir pour demain, je file en vous laissant la vaisselle mais, avant d'agiter ma machine à coudre, j'aimerais savoir ce que vous avez prévu pour cet après-midi.

– Pour l'île Saint-Pierre, c'est raté, regrette grand-mère. S'il y a encore un bateau à cette heure, il n'y en aurait plus pour le retour.

– Ce n'est que partie remise, promet le père, mais les champignons ne vous tenteraient-ils pas ?

– Pas de champignons ! tranche maman. C'est la lune noire et il n'a pas plu une goutte depuis la dernière.

– Dans ce cas, profitons des framboises.

– Des framboises, juste ciel, où voudrais-tu que je les mette ? Va voir à la cave, elles ont rempli tous nos pots de confiture.

– Alors, je vous paie les quatre heures.

– Où ?

– À la métairie de Prêles.

– Pourquoi toujours elle ?

– Parce que son jambon est le meilleur de nos montagnes et plus fameuse encore, sa saucisse sèche à l'ail. Sans compter qu'il y a de jolies balades autour. Vous mettez vos gros souliers. On partira après la soupe.

Tandis que chacun semble acquis à cette programmation, tout à coup, troublant le climat bon enfant qui a permis de l'établir, maman, en renversant sa tasse qu'elle rattrape in extremis, se lève et en martelant la table de vigoureux coups de poing, elle s'insurge, tempête, déclare qu'elle en a assez, oui, plus qu'assez de nos atermoiements au sujet d'une invitation à dîner de sa sœur des Moulins, invitation, il est vrai, reportée à maintes reprises chez une tante pourtant si ravie de nous accueillir qu'avant de franchir le seuil de sa demeure, elle nous accable de baisers et de remerciements, nous beurre les oreilles de tant de parlotes qu'elle en oublie l'essentiel, c'est-à-dire son rôti qui, retiré du four, ressemble, sous les opaques senteurs qui s'en dégagent, à un chat noir écrasé par un camion de plusieurs tonnes, donc, comme à l'accoutumée, immangeable. De sorte que parmi les excuses, les larmes, les plaintes et les réconforts, le banquet promis commence et s'achève par des fromages variés et trois sortes de gâteaux, spécialité où, soyons justes, elle est incomparable.

En rentrant par un sentier serpentant au milieu de prairies déjà vertes d'un regain prometteur, nous ne pouvons nous empêcher de charrier cette brave Tante Rôti comme nous l'avons surnommée, au cœur aussi brûlant que son four ! Légèrement en retrait, boudeuse et un peu confuse, maman acquiesce non sans insister sur les mérites de cette mère qui, seule, après le terrible accident survenu à son mari, a réussi à élever cinq enfants, cinq garçons dont l'aîné se prépare à fréquenter l'université...

* * *

Traditionnellement, tandis que les épis s'alourdissent et que, frappé par une sorte de jaunisse galopante, le plateau recule jusqu'à des confins où le seigle peine à prendre des couleurs, nous, au verger, à l'ombre du tilleul ou du vieux cerisier, nous consacrons le meilleur de nos après-midi au farniente, siestes savoureuses qui se prolongeraient peut-être jusqu'à l'heure de la traite s'il n'y avait les fourmis rouges et d'agaçantes guêpes affolées par des relents de prunes pourrissant, sans qu'on s'en soit rendu compte en les dépliant, sous nos chaises longues. Quand de légers nuages s'entremêlent pour freiner l'ardeur du soleil, le sourire aux lèvres et un rucksack aux épaules, nous partons vadrouiller sur les crêtes ou ramasser du bois mort dans les forêts avoisinantes. C'est l'époque aussi où, comme chaque année, nous effectuons une tournée générale du propriétaire. Selon l'état des lieux, elle nous permettra de programmer les journées à venir pour autant que la météorologie ne nous joue pas des tours.

La coutume veut aussi qu'avant la reprise de gros travaux, nous descendions en ville et il faudrait une catastrophe pour que nous renoncions à cette sortie. Quand je parle de ville, c'est de Bienne, bien sûr, qu'il s'agit. Elle est notre capitale à nous, gens du plateau. Nombreux sont les nôtres qui y trouvent de l'embauche dans les usines de mécanique et d'horlogerie, dans les garages ou les chantiers. Pour moi, j'y suis né un jour de juillet à six heures vingt-neuf comme le précise un certificat de l'hôpital qui, malgré les tracasseries de mon parcours, m'a suivi partout. Quand j'y monte, pour une visite, je pense à maman qui, gros comme j'étais déjà, a dû souffrir pour m'expulser ce matin-là. Et puis, même si vous n'en êtes pas natif, Bienne vous procure en surabondance ce que vous désirez, même le dentiste, hélas !, des spécialistes en nombre, avocats, notaires, gérants d'immeubles dont il n'est pas superflu de connaître l'avis lors de certains conflits, car connaître la loi et l'ensemble de ses devoirs et de ses droits n'est pas une sinécure. Nous, nous sommes loin d'être insensibles aux séductions des vitrines des grands magasins où, selon les besoins, nous nous approvisionnons en vêtements, souliers, graines, outils aratoires. Ponctuellement, vers la fin de chaque trimestre, le père m'emmène à la caisse d'épargne et là, à un des guichets de ce superbe édifice, il dépose vingt-cinq francs sur un carnet libellé à mon

nom, de sorte qu'à ma majorité, me révèle-t-il, je disposerai d'une petite fortune.

- Elle sera à moi ?
- Puisque je te le répète.
- Et je pourrai en faire ce que je veux ?
- Ce que tu voudras sauf des bêtises.

Voilà qui n'est pas désagréable à entendre.

De la banque à la rue Centrale, il n'y a que quelques centaines de mètres que, main dans la main, nous franchissons pour passer la porte du salon d'une aimable connaissance, notre coiffeur, un Italien volubile à la langue pommadée de compliments qui, Dieu sait pourquoi, nous a pris assez en affection pour, paraît-il, nous débroussailler la tête au rabais. A chacune de nos apparitions, inévitablement, il nous invite à passer nos prochaines vacances dans la maison qu'il s'est construite dans ses Pouilles natales, villa qu'il mettrait gracieusement à notre disposition. Profitez-en, s'enthousiasme-t-il, vous en reviendrez transformés ! Vous y trouverez tout le confort moderne, suffisamment de chambres pour y loger une garnison, douches, salles de bain, bien entendu, un petit parc exotique et j'en passe.

- Et la mer ? s'informe le père
- À dix minutes à pied, dix minutes à peine.
- Alors, pourquoi, avec une telle chance, continuez-vous de vivre en Suisse ?
- Pour la payer, soupire il signor Giorgio.

Nous le quittons en le remerciant de ses obligeances tandis qu'en marchant sur l'allée du Pasquart, nous poursuivons cette dernière discussion. J'aimerais savoir si le père sautera sur l'occasion.

– Penses-tu ! s'esclaffe-t-il. Surtout, je t'en prie, n'en crois pas un mot. Rien que du bluff, du cirque, de l'épate ! J'ai suffisamment travaillé en usine avec ces gens-là pour le savoir. Tout dans la bouche, rien sur le terrain...

Est-ce vrai ? Est-ce faux ? Comment en avoir le cœur net si nous n'allons pas sur place ? Tandis que je réfléchis à la question, nous sommes parvenus, non loin du lac et de l'établissement où le Père Wettach a fait sa première faillite, près d'une guinguette de la terrasse de laquelle, en étanchant notre soif, nous observons, fascinés, l'embarquement et le débarquement des passagers de la compagnie de navigation, les gracieuses évolutions des mouettes dans l'espace, l'île Saint-Pierre prête à rompre ses amarres au moindre vent, le défilé incessant des badauds sur les quais, le va-et-vient des vagues et le spectacle des baigneuses, des baigneurs qui, du sommet d'un vertigineux plongeur, s'amuse à plonger dedans avec une frénésie telle que dès que réapparaissent leurs têtes, il faut qu'ils remontent l'escalier et recommencent, plaisir qui n'est ni dans nos cordes ni dans nos gênes à nous,

montagnards chez qui l'agitation de l'eau et la profondeur qu'elle dissimule, inspirent davantage de craintes que d'ivresses.

Trop vite, devant nos verres depuis longtemps vides, il est temps de songer au retour et comme je n'en ai nulle envie, je joue au sourd qu'indiffèrent les exhortations renouvelées du père. Qui insiste néanmoins mais, devant ma moue et mes atermoiements, il m'octroie le droit de choisir notre mode de rentrée. Finalement, nous tombons d'accord et optons pour le funiculaire, puis, par une succession de forêts et pâturages, à pied jusqu'à la maison.

– Si la nuit ne tombe pas trop tôt, nous ramasserons des framboises, se réjouit le père. Ta maman sera contente.

– Où les mettra-t-on ?

– Ne t'occupe pas, j'ai ce qu'il faut.

Je n'oublierai jamais qu'en cheminant un de ces soirs-là, dans la solitude et l'obscurité d'un petit bois, quelque chose heurta mes épaules et, en levant la tête, je vis ce que je n'aurais jamais dû voir.

Qui, dès lors, a gâché mon enfance.

Hughes Richard, poète et écrivain, a fêté ses 80 ans en 2014. Un festival, l'Association Poètes du plateau de Diesse lui a consacré un festival en juillet et une exposition intitulée Combien de Hugues Richard sous sa houppelande ? À l'Hôtel des Halles, à Porrentruy, Espace Auguste Viatte, en septembre. <http://www.hughesrichard.ch>.

